Ami du Clergé du 4 juin 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête du Sacré-Cœur. — Le culte du Sacré-Cœur, 321.
Triduum en l'honneur de S. Antoine de Padoue. — I. La foi du Saint, 323.
Instructions à des collégiens. — XXXIV. Le Sacré-Cœur de Jésus, 326.
Le « Salve, Regina. » — III. La miséricorde de la T. S. Vierge, 328.
Pour la bénédiction d'une statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. — Historique et leçons, 331.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XII. L'introduction de la cause de béatification, 333. — XIII. L'œuvre de Léon XIII, 335.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

La fête que nous célébrons est la manifestation d'un culte bien moderne dans l'Eglise. Sans doute, de tout temps les fidèles ont su reconnaître l'amour de Jésus pour nous ; mais personne, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, n'avait songé à en faire l'objet d'une dévotion spéciale s'adressant au cœur de Notre-Seigneur. Ce n'est qu'au XVIIe siècle, sous l'impulsion de S. Jean Eudes et de sainte Marguerite-Marie Alacoque, que le culte public du Sacré-Cœur fit son apparition dans l'Eglise. En 1765, Clément XIII approuvait une messe et un office propres ; Pie IX institua une fête obligatoire que Pie XI, tout récemment, rangeait parmi les principales du cycle liturgique. Vous n'ignorez pas combien, en outre, est populaire la pratique des premiers vendredis et du mois de juin consacré au Sacré-Cœur. Chaque jour qui s'écoule, peut-on dire, voit surgir un nouveau témoignage de la piété des fidèles.

Si les actes se multiplient, il importe que s'accroisse dans la même mesure l'intelligence de cette dévotion ; autrement on risque de prendre pour piété ce qui n'est que routine, engouement, désir de faire comme tout le monde. C'est pourquoi je vous parlerai de l'*objet* et du *but* du culte rendu au Sacré-Cœur.

I

C'est une erreur presque générale de regarder l'amour immense de Jésus-Christ pour les hommes comme l'unique objet de la dévotion au Sacré-Cœur. Or, pour nous faire une idée juste sur ce point, il faut remarquer que dans toutes les dévotions et dans toutes les fêtes qui se rapportent à la sainte Humanité du Sauveur, il y a toujours deux objets : l'un sensible et corporel, l'autre invisible et spirituel, que l'Eglise honore ensemble. Ainsi, par exemple, dans la dévotion à la croix il y a l'objet sensible qui est la croix elle-même, et l'objet spirituel qui est Jésus opérant par la croix le mystère de la Rédemption. De même encore, la dévotion aux plaies de Notre-Seigneur a deux objets inséparables : l'un sensible, les plaies ; l'autre spirituel, à savoir les douleurs qu'elles ont causées et le mystère d'amour qu'elles renferment.

Il n'en va pas autrement de la dévotion au Sacré-Cœur. Sans doute l'ardente charité de Jésus pour nous ne doit pas être bannie du culte que nous rendons à son cœur, elle doit au contraire y tenir le premier rang : elle en est l'âme ou, si l'on veut, l'objet spirituel ; mais l'objet sensible auquel se rapportent principalement nos adorations, c'est le cœur de Notre-Seigneur, son cœur matériel uni hypostatiquement à la personne du Verbe. Tel est l'enseignement que le St-Siège a exprimé dans tous les décrets qu'il a donnés sur cette dévotion, en sorte qu'on peut dire sans crainte de se tromper que c'est la foi et la doctrine de l'Eglise.

Si maintenant nous nous arrêtons à considérer ce divin cœur, nous verrons bientôt qu'il mérite nos honneurs et nos adorations.

Tout le monde sait quelles importantes fonctions le cœur remplit dans notre organisation même physique. C'est lui qui distribue dans nos veines le sang d'où proviennent pour notre corps la chaleur, le mouvement et la vie. On l'interroge et son battement plus ou moins actif, plus ou moins régulier, est la mesure de nos forces. La moindre altération de cet organe détruit l'harmonie de tous les autres et l'homme cesse de vivre dès qu'il cesse de faire sentir sa douce influence. Ainsi, dans l'ordre moral, le cœur est l'instrument de l'amour. Il s'émeut dans le bonheur, se contracte dans la tristesse et se dilate dans la joie. On attribue au cœur ce qui donne aux actions, aux intentions, leur valeur bonne ou mauvaise. Ce qui constitue le bien et le mal, ce sont, dit-on, les bonnes ou les mauvaises dispositions du cœur. Aussi Dieu ne regarde que le cœur : *Deus autem intuetur cor.* (I Reg., XVI, 7). Et dans tous les temps l'humanité elle-même a pensé que c'est par le cœur que nous sommes quelque chose. C'est pourquoi on retrouve son image gravée sur une foule d'objets précieux, sur le pied des vases sacrés, suspendue aux autels et sculptée sur les tombes comme le symbole d'un attachement qui survit à la mort. C'est ainsi que tant d'illustres personnages ont légué leur cœur à ceux qu'ils avaient le plus tendrement aimés et que ceux-ci le conservaient comme un trésor embaumé des parfums de la reconnaissance.

Quels sentiments devra donc nous inspirer le cœur de Jésus, qui fut l'organe principal d'une vie à la fois divine et humaine, la partie la plus noble de la sainte Humanité du Sauveur, la source féconde du sang qu'il a versé pour notre salut ? Si nous devons adorer les pieds sacrés de Jésus, ses mains percées, sa tête couronnée d'épines et sa face sillonnée de larmes, parce que ce sont les pieds, les mains et la tête d'un Dieu, quelle raison plus pres-

sante encore n'avons-nous pas d'adorer et d'aimer son cœur qui fut le principe de toute sa vie ? Car ces pieds qui couraient à la recherche de la brebis égarée, ces mains caressantes qui bénissaient les enfants, n'agissaient que sous la conduite et l'impulsion de son tendre cœur. Si la lance du soldat est devenue un objet de vénération pour toute l'Eglise, que ne mérite pas le cœur même qui communiqua par son seul attouchement une pareille dignité à un fer si méprisable ? Ce n'est pas le cœur d'un héros ou d'un roi fameux par l'éclat de son règne ou par le grand nombre de victoires qu'il a remportées ; ce n'est pas seulement le cœur de l'homme le plus accompli, le plus aimable, le plus saint qui ait jamais paru sur la terre, c'est le cœur d'un Dieu.

De plus, loin d'être mort et insensible comme celui des saints que nous honorons, c'est un cœur vivant et immortel. Car nous n'adorons point le cœur de Jésus séparé de la divinité, mais comme le cœur de la personne du Fils de Dieu à laquelle il est inséparablement uni. D'où il suit que les honneurs que nous rendons à ce cœur sacré ne se terminent pas uniquement et exclusivement à lui, mais se rapportent en même temps à l'âme et à la personne qui lui sont unies, formant un tout qu'on honore sans division. Il suit encore que ce n'est point par figure, mais dans un sens très propre, qu'on dit que le cœur de Jésus est brûlant d'amour, parce qu'en vertu de la vie dont il jouit, toutes les affections de l'âme lui sont communiquées. Enfin on peut adresser à ce cœur adorable des prières, des adorations, des louanges, des actions de grâces, en un mot tout ce qu'on peut adresser à la personne même, car en dernière analyse c'est cette dernière, dont le cœur est une partie, qui les reçoit réellement. C'est donc la raison d'accord avec la foi qui justifie le culte d'adoration et d'amour que l'Eglise rend au Sacré-Cœur de Jésus.

II

Notre-Seigneur lui-même, dans les célèbres apparitions dont il favorisa sainte Marguerite-Marie, lui révéla le premier caractère de cette dévotion lorsque lui découvrant son divin cœur il lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; en retour de tant de bienfaits je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et sacrilèges et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. »

Ainsi Notre-Seigneur se présente comme un Dieu oublié et méconnu des hommes et ne pouvant se résigner à cet oubli ; au lieu de punir son ingrate créature, il désire la vaincre à force de bienfaits, essayant par une nouvelle invention de sa tendresse de gagner des cœurs dont il ne parvient pas à se détacher. Il se plaint de ne recevoir que des froideurs et des outrages pour tous ses empressements.

Puis il appelle des âmes choisies à venir remplacer au pied de ses autels celles qui ne l'aiment pas et à le consoler de l'abandon universel par leurs adorations et leur amour. Car il ajouta en s'adressant à la Sainte et en sa personne à toutes les âmes ferventes : « Toi, du moins, donne-moi cette consolation de suppléer à leur ingratitude autant que tu pourras. » La dévotion au Sacré-Cœur sera donc avant tout un culte d'expiation et de réparation pour tous les péchés du monde.

La seconde fin que l'Eglise s'y propose est de ranimer la confiance des pécheurs, en leur faisant mieux connaître les inépuisables richesses de son amour. Ce n'est pas sans raison que l'évangéliste S. Jean a pris soin de raconter qu'après la mort du Sauveur un soldat lui perça le cœur de sa lance. Un saint Docteur a remarqué que ce fut après la mort de Jésus qu'on lui fit cette blessure et que ce fut par un dessein miséricordieux de la Providence que ce mystère s'accomplit. Car les blessures que l'on reçoit pendant la vie se referment, tandis que les blessures faites après la mort restent toujours béantes. Dieu voulait donc nous révéler par un signe admirable que son cœur demeure toujours ouvert même aux plus indignes et aux plus grands coupables, et que l'homme est toujours libre d'y rentrer même après en être sorti.

C'est en cela que le cœur de Dieu surpasse infiniment celui de l'homme par la force et la profondeur de ses affections. Le nôtre est étroit, exclusif, concentré. Seul le cœur de Dieu possède une largeur véritable, une immensité sans bornes ; il s'étend à l'humanité tout entière, sans exclure ni repousser personne. Une seconde infirmité caractérise les affections du cœur de l'homme : c'est l'impuissance de durer, de se prolonger dans l'avenir. Ce cœur humain si prompt à s'émouvoir au souffle des sentiments généreux, est sujet à de perpétuels changements. Ses transports et ses impressions les plus vives tombent souvent avec la rapidité d'un souffle qui passe pour ne plus revenir. Seul l'amour divin ne se lasse pas, ne s'arrête pas, ne meurt pas, lors même qu'il ne rencontre de toutes parts qu'une résistance opiniâtre aux efforts de sa tendresse.

La touchante dévotion au Cœur de Jésus est donc la suprême ressource que la bonté divine tenait en réserve pour ouvrir aux âmes qui lui sont chères un refuge assuré et une source intarissable de grâces.

Et d'abord, nous avions besoin de trouver un abri au jour de la tempête. Que n'ont pas à redouter les âmes chrétiennes, les plus jeunes surtout qui sont les plus faibles, au milieu de ce déluge d'impiétés, d'erreurs et de scandales qui remplissent le monde où nous vivons ? Où donc nous cacher, où fuir pour échapper à la corruption qui nous environne et à sa dangereuse influence ? Dans le cœur de Jésus. Car S. Augustin observe attentivement l'expression dont se sert S. Jean quand il parle de la blessure faite au cœur de Jésus sur le Calvaire. Il n'est pas dit que le fer de la lance a frappé, a blessé, mais qu'il a *ouvert* le cœur de Jésus. Or, comme c'est le propre d'une maison d'être ouverte, ce terme inspiré nous indique assez que Jésus a voulu nous ouvrir son cœur comme un asile inviolable. Nous avons donc là une véritable cité de refuge

ouverte à tous sans distinction, où les âmes justes sont sûres de trouver un abri contre les dangers du siècle et où la justice divine ne saurait atteindre les pécheurs qui viennent s'y jeter avec confiance.

Mais le cœur de Jésus n'est pas seulement un refuge : il est encore une source, car S. Jean rapporte qu'il en jaillit de l'eau et du sang aussitôt qu'il fut ouvert. Or, l'eau et le sang figuraient le baptême et l'Eucharistie qui sont les principaux sacrements destinés à communiquer à nos âmes la vie surnaturelle. Le cœur de Jésus est donc la source de toutes les grâces où nous pouvons aller sans cesse puiser le remède infaillible à tous les maux qui nous accablent.

Nous avons d'abord un immense besoin de miséricorde et de pardon, car nos pauvres cœurs sont travaillés d'une variété presque infinie de maladies morales. Nos pensées ne sont pas droites, nos affections ne sont pas pures. Le cœur de Jésus est la fontaine d'eau vive qui possède la vertu de nous purifier et de nous guérir. Il nous faut ensuite une large provision de courage et de patience en cette vie, à cause des épreuves innombrables que nous avons à subir. C'est encore du cœur de Jésus que découlent les trésors d'espérance et de consolation qui nous aideront à remporter la victoire dans le temps et la récompense dans l'éternité.

* *

O Jésus, quel est le cœur capable de rester insensible, à la vue de cette blessure qui nous découvre l'amour invisible qui vous consume et qui vous a fait répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour notre salut ? Ah ! ne permettez pas que ce sang divin ait inutilement coulé pour nous sur la croix, ni que des êtres qui vous ont coûté si cher soient à jamais perdus, mais que votre grâce nous fasse exécuter les résolutions qu'elle nous inspire et nous rende capables de produire des œuvres dignes de la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

TRIDUUM
EN L'HONNEUR DE S. ANTOINE DE PADOUE

LA FOI DU SAINT

Fuit illis... in luce stellarum per noctem.
Elle éclaire le monde comme les étoiles dans la nuit.
(Sag., x, 17).

Mes frères,

Il est dans ce siècle de scepticisme et d'indifférence religieuse un spectacle étrange, décevant pour les incrédules, mais admirable pour les fidèles dont il réjouit le cœur... Ce spectacle, c'est la poussée, l'entraînement, l'élan irrésistible des peuples vers un homme, mort il y a sept siècles, qui, décédé à peine âgé de 36 ans, n'a fait que passer sur la terre, aimant d'être inconnu et réputé pour rien. Cet homme, vous l'avez nommé, c'est l'aimable Saint dont nous célébrons cette année le centenaire, c'est l'aimable S. Antoine de Padoue, le descendant des rois, la gloire des Espagnes, le soleil de l'Italie, le fils bien-aimé de S. François d'Assise, l'ange de la paix, le flambeau de la science, le héraut de la foi, la terreur de l'hérésie, le semeur de miracles, le père des pauvres, le protecteur et l'ami de toutes les générations chrétiennes.

M. f., le spectacle dont je vous parle n'est pas nouveau. Dès les jours de son passage ici-bas, S. Antoine, plus que tout autre Saint, a excité l'enthousiasme des populations par la sublimité de sa vie et l'éclat de ses miracles. Jamais son culte n'a été négligé en aucune région de l'Europe chrétienne... Et l'histoire de Padoue depuis le XIII^e^ siècle, c'est l'histoire des prodiges et des triomphes de S. Antoine à travers les âges.

Cependant, nous constatons de notre temps, à cette heure même, une telle recrudescence, un tel développement de la dévotion à S. Antoine qu'à cette vue il est impossible de ne pas s'écrier avec la Sainte Ecriture : « *Digitus Dei est hic.* Le doigt de Dieu est là. » (Ex., VIII, 19). Après la T. S. V. Marie, il n'est pas de Saint qui soit plus populaire, qu'on invoque davantage. Et pour ne parler que de la France, notre chère patrie, je pense qu'on serait bien embarrassé de trouver — je ne dis pas une cathédrale ou quelque grand sanctuaire, — mais la plus petite église de village où il n'ait son autel ou du moins sa statue, partout également chère à la piété des fidèles.

Oui, m. f., le doigt de Dieu est là ! Il y a certainement un dessein tout particulier de sa Providence. Il veut, ce Dieu si bon, par le moyen de S. Antoine, récompenser votre foi et votre confiance. Il veut montrer à la société malade, chancelante et désorganisée, où se trouve le remède qui la doit guérir. Il veut ramener à la foi, à l'espérance du ciel, à l'amour du Rédempteur, des peuples abusés qui ne sentent que trop, sans vouloir encore se l'avouer, combien il leur est amer d'avoir abandonné le Seigneur leur Dieu.

A l'occasion de ce triduum solennel, je me propose de suivre autant que possible les desseins de la divine Providence dans ce courant de dévotion à S. Antoine. Et je ne saurais mieux le faire, je pense, qu'en vous parlant ces jours-ci des vertus fondamentales de la vie chrétienne, de ces trois vertus théologales que la dévotion à S. Antoine est destinée par Dieu à faire revivre chez tous : la *foi*, l'*espérance* et l'*amour*.

La foi ; — les sacrifices qu'elle demande ; — *S. Antoine modèle de notre foi*, voilà tout le sujet du présent entretien.

O Marie, Vierge fidèle, qui avez si merveilleusement protégé S. Antoine et ses auditeurs dans ses prédications, daignez bénir ce soir son indigne serviteur et les pieux fidèles qui l'écoutent.

I

Qu'est-ce que la foi ?

Elle est tout d'abord la réponse du ciel à des questions capitales qui surgissent devant notre raison.

Avec la conscience de notre être s'éveille en nous la plus légitime et la plus impatiente des curiosités : Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? — Qu'est-ce que la vie ? Quelle en est l'origine ? Quelle en est la loi ? Quel en est le terme ?

La foi et la foi seule apporte une solution adéquate à ces questions : « Je suis la créature de Dieu et son enfant, nous dit-elle, je viens de Dieu et je vais à lui. Il est du voyage, il me guide et me soutient. » Mes infirmités, la foi me les explique. Ce qu'il y a en moi d'inachevé et de douloureux, elle m'en donne le sens et la portée, elle m'en indique la cause dans le péché, le remède dans la grâce, la fin dans la gloire.

La foi, c'est encore le complément de notre raison.

Abandonnée à elle-même, celle-ci peut à peine arriver à connaître l'existence du Dieu Créateur et apercevoir les premiers rayons du soleil divin. Mais la nature de Dieu, les secrets de sa vie intime, qui donc nous les révélera ? Qui viendra suppléer ici à l'impuissance de notre raison ?

La foi et la foi seule.

Elle nous apprend l'unité de la substance de Dieu, la trinité de ses personnes, l'harmonie de ses perfections, l'alliance de sa justice et de sa bonté. Que dis-je ? Elle nous montre Dieu lui-même qui s'approche et descend. Voici Jésus, la Rédemption, l'Eglise, les sacrements, la vie divine, le ciel, tout le dogme catholique avec son merveilleux enchaînement.

Voilà, m. f., ce qu'est la foi dans son objet : la réponse de Dieu à un besoin de nos âmes, le monument des vérités sublimes qui perfectionnent les âmes en élargissant à l'infini le champ des connaissances humaines.

Mais nous pouvons aussi la considérer dans une âme chrétienne.

Du côté de Dieu, elle est alors un don gratuit, comme vous l'avez appris dans votre enfance, à la première page de votre catéchisme.

Sans doute, la raison est à la base de la foi : « *Rationabile obsequium vestrum* (Rom., XII, 1), dit S. Paul ; et certes, quand la foi s'en va, ce n'est pas la raison qui arrive. Sans doute aussi, l'homme qui veut se donner la peine d'étudier les fondements de nos croyances, verra nécessairement l'évidence de la Révélation, comprendra que Dieu a donné à la vraie foi les marques d'une authenticité incontestable. Et s'il y a de nos jours tant d'hommes qui refusent de croire à l'enseignement de Dieu et de son Eglise, la cause en est avant tout dans l'ignorance religieuse, l'une des plus grandes tristesses de l'Eglise à l'heure présente. Toutefois, bien que les vérités révélées soient dignes de l'assentiment de notre raison, jamais celle-ci ne pourrait par ses propres forces accorder aux mystères divins l'adhésion spéciale qui constitue l'acte de foi. Si l'étude suffit à conduire l'esprit à la certitude de la Révélation, elle est impuissante à faire *croire* dans le sens absolu du mot.

Ah ! c'est que la foi n'est pas seulement une certitude ordinaire, — elle est un don de Dieu, c'est-à-dire une grâce qui s'adresse en même temps à l'esprit et au cœur : *à l'esprit*, pour lui faire saisir, sans doute possible, les preuves victorieuses de la Révélation ; *au cœur*, pour l'incliner à admettre des vérités d'où vont sortir de difficiles devoirs. Infusée en nos âmes au jour de notre baptême, comme le *principe du salut* et la *racine de toute justification*, dit le concile de Trente, elle se développe avec l'âge dans la mesure du concours que nous lui donnons.

Et ce concours, cette action de l'homme est précisément ce qui fait de la foi *une vertu*.

II

C'est ici, m. f., que nous allons constater *les sacrifices* qu'elle exige. Si elle n'était qu'un don, beaucoup tendraient la main pour la recevoir ; mais elle est encore une vertu, et cela suffit pour en rebuter un grand nombre. Car qui dit vertu, dit renoncement, immolation, sacrifice.

Qu'est-ce donc que la foi sacrifie ? La raison ? Oh ! non, mais l'orgueil, ce chancre qui la ronge. La foi, c'est l'humilité de l'esprit, humilité féconde sans doute, qui, là comme partout, engendre la grandeur et revêt de lumière celui qui reconnaît ses propres ténèbres, mais soumission qui coûte toujours à la nature humaine.

Le savant se fait sa science à lui-même ; le croyant reçoit sa foi toute faite sans pouvoir y ajouter ou en retrancher une syllabe. Il y a là une abdication de l'esprit qui, pour être très légitime, n'en est pas moins méritoire. C'est, nous dit l'Apôtre, le vasselage nécessaire de la raison créée à la Raison souveraine : « *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* » (II Cor., x, 5).

Mais ce n'est pas tout. Soumettre l'esprit coûterait peu, s'il ne fallait aussitôt soumettre la volonté, et le *Credo* centuplerait ses adhérents s'il n'avait pour escorte obligée les dix commandements de Dieu et les cinq commandements de l'Eglise, la prière, l'obéissance, la charité, le pardon des injures, la chasteté, la pénitence, la confession, l'humilité.

De là tant de doutes d'abord, tant de négations ensuite. De là les ignorances volontaires, les erreurs convoitées et caressées. Si l'on voyait trop clair, il faudrait agir trop bien : « *Noluit intelligere ut bene ageret.* Il n'a pas voulu comprendre de peur de devoir bien agir, » disait David (Ps. XXXV, 4). Et de nos jours comme alors, il y a souvent parti-pris de ne pas regarder ailleurs que sur la terre : « *Oculos suos statuerunt declinare in terram.* » (Ps. XVI, 11). Ah ! c'est qu'à éclairer les difformités du cœur la lumière est mal venue ; elle irrite et tout est mis en œuvre pour l'obscurcir ou l'éteindre. On parle souvent de l'aveuglement des passions. Gardez-vous, m. f., de ne voir là qu'une figure de rhétorique ; rien n'est plus réel : c'est une punition de Dieu. « Dieu, dit S. Augustin, punit toujours les passions coupables par l'obscurcissement de l'esprit. »

Et en effet, quand les passions s'agitent dans les

bas-fonds de la nature déchue, de cette boue remuée monte je ne sais quel brouillard qui enveloppe toute l'âme d'ombre et de froid. Le vice se cache dans les ténèbres, il s'y trouve à l'aise, oui, mais la raison, hélas ! s'y cache avec lui et finalement c'est la tête qui paie les ignominies du cœur. « Salomon, remarque Bourdaloue, n'eut plus de peine à se prosterner devant les idoles de pierre lorsqu'il eut adoré les idoles de chair. » — « Captif du plaisir, dit Bossuet, on devient ennemi de la vérité. » — « Quiconque fait le mal, dit Jésus-Christ lui-même, quiconque fait le mal, hait la lumière. » (Jo., III, 20). Tel est le grand secret des révoltes intellectuelles ; d'où qu'elles viennent, qu'elles se nomment hérésies, apostasies, impiétés plus ou moins retentissantes, peu importe, elles ont leur source dans les fanges d'en-bas beaucoup plus que dans les nuages d'en-haut. Elles ont pour complices la troupe entière des passions. L'orgueil d'abord, la volupté ensuite, les jouissances faciles, l'oisiveté, la mollesse, la richesse poursuivie comme un but, l'égoïsme sous toutes ses faces, voilà les ennemis nés de la foi, les agents les plus actifs de l'aveuglement intellectuel et de l'endurcissement du cœur !

Humilité de l'esprit, soumission de la volonté, immolation du cœur, la foi réclame tout cela. Et tous tant que nous sommes, à des degrés divers, nous avons à offrir à Dieu ces sacrifices, car tous nous avons au moins à pratiquer les commandements. Et une telle pratique ne va jamais sans effort sérieux, sans constante immolation : « Observer la loi, dit l'Esprit-Saint, c'est faire de nombreux sacrifices. *Qui conservat legem, multiplicat oblationem.* » (Eccli., XXXV, 1).

III

Il est temps, m. f., de vous montrer en notre glorieux patron S. Antoine le modèle de la foi et des sacrifices qu'elle demande.

A peine le jeune Ferdinand de Bouillon était-il capable de joindre ses petites mains pour prier que déjà sa foi opérait des prodiges. Vous connaissez tous l'histoire de la croix tracée sur l'escalier qui conduit au chœur de N.-D. del Pilar, à Lisbonne, cette croix que n'ont effacée ni l'usure des siècles ni les baisers incessants des pèlerins. Un jour que Ferdinand était agenouillé devant l'image de la Sainte Vierge et priait sa bonne Mère du ciel avec une tendre effusion de cœur, tout à coup l'esprit du mal, jaloux de la beauté de cette âme d'enfant, lui apparut sous une forme hideuse, semblant vouloir l'éloigner du lieu saint. Mais le petit baptisé se rappela ce qu'on lui avait enseigné de la puissance du signe de la croix. Son doigt le traça sur le marbre de l'escalier où il priait. O merveille ! Le doigt de l'enfant s'enfonça dans la pierre devenue flexible sous cette pression, la croix y demeura gravée, et les fidèles continuent depuis 700 ans à baiser avec amour ce premier témoignage de l'empire reconquis par le fils des Bouillon sur la création révoltée depuis la chute originelle.

Mais l'enfant a grandi. Il a atteint sa quinzième année. Il vient de quitter les bancs de l'école et de rentrer au palais de ses pères. Il est beau, gracieux, intelligent. Il a l'esprit ouvert à tous les horizons de la pensée, le cœur chevaleresque. Il a tout ce qu'il faut pour plaire au monde : la naissance, la fortune, les dons personnels. Il a devant lui, à sa portée, toutes les séductions d'une cité opulente et voluptueuse. Que de périls, que de tentations, à l'heure charmante et terrible où le voilà parvenu ! Ne craignez rien, m. f., Ferdinand a entendu l'appel du Seigneur ; et dans un sublime acte de foi, il dit sans regret un adieu perpétuel à tous les plaisirs du monde, pour courir à l'autel du sacrifice où l'attendent les diverses pièces du costume religieux.

Ainsi le jeune chanoine Ferdinand de Bouillon est devenu Fr. Antoine, dans l'Ordre naissant de S. François. En dix ans (car il n'a plus que dix ans à vivre), il va fournir une immense carrière : « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* » (Sag., IV, 13).

Adonné à l'étude, voué à la contemplation, docteur de ses frères, provincial de son Ordre, il n'en évangélise pas moins le midi de la France et l'Italie tout entière. Apôtre infatigable que n'arrête aucun obstacle, que nulle force ne peut réduire au silence, il terrasse le monstre de l'hérésie, l'écrase bientôt sous ses pieds triomphants et rend la paix religieuse aux populations désabusées. Vous savez comment la puissance du miracle répond chez lui à cette puissance d'immolation. Mais quels sacrifices n'exige pas une pareille mission : se faire l'esclave de tous pour les gagner tous à Dieu, être témoin de Jésus-Christ devant les plus abominables tyrans, porter son nom béni à travers mille obstacles jusqu'aux extrémités de la terre !

* *

M. f., Dieu ne demande pas à votre foi, comme à celle de S. Antoine, des renoncements héroïques. D'ordinaire, il n'ordonne que celui d'observer la loi, d'être fidèle à la prière privée de tous les jours et à la prière publique du dimanche, aux devoirs du mariage et aux obligations de la famille, d'être chaste et tempérant, ennemi de l'injustice et du mensonge, respectueux des enseignements et des droits de l'Eglise, de s'humilier dans l'aveu des fautes commises, de fuir les occasions périlleuses, de s'interdire les lectures mauvaises et les spectacles immoraux, de se montrer enfin digne du nom chrétien.

Sachons offrir de grand cœur ce sacrifice à notre foi. Sachons témoigner par cette éclatante affirmation notre croyance intérieure ! Ah ! je le sais par expérience, nous vivons à une époque et dans des lieux où cette affirmation coûte parfois beaucoup. De nos jours, ce n'est plus seulement aux tentations vulgaires, aux entraînements de la foule, qu'il faut résister, c'est encore au torrent qui bouillonne, au courant que chacun descend. Pour cela, il faut braver tout un ensemble d'obstacles : les exemples, les excitations, les railleries, les haines, les insultes, les mille formes de la persécution; il faut compromettre de chers intérêts, une fortune péniblement gagnée, une situation noblement acquise, parfois même le pain de ses enfants.

Dans ces circonstances difficiles, chrétiens, ne faiblissons pas ! *Sursum corda !* Haut les cœurs ! C'est l'heure du courage, l'heure de l'héroïsme. C'est l'occasion, pour des hommes de conscience et d'honneur, de prouver au bon Dieu qu'on est de son parti, d'offrir, s'il le faut, comme S. Antoine, à la foi de Jésus le plus fécond et le plus méritoire des sacrifices.

La récompense ne se fera pas attendre : « Celui qui pratique la vérité, dit Jésus, parvient à la lumière. » (Jo., III, 21). Dieu lui-même illuminera vos esprits de divines clartés. Il éclairera vos pas dans la nuit de ce monde, il vous fera voir avec évidence l'irrémédiable sottise de l'incrédulité orgueilleuse. Il vous donnera la science des Saints, une vue presque céleste des vérités religieuses. Il vous donnera dès ici-bas de reposer délicieusement en lui. Il inondera vos cœurs de joie sainte. Il plongera vos âmes dans un océan de paix, à tel point que vous pourrez vous écrier avec S. Paul : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations ! » (II Cor., VII, 4).

Et quand viendra l'heure suprême, quand les ombres descendantes de votre dernier jour marqueront le soir, oh ! alors, m. f., réjouissez-vous : Dieu vous attend, il vous désire. Pour prix de votre foi et des sacrifices accomplis pour elle, il va vous introduire au ciel, vous recevoir au sein de sa lumière, en ce jour éternel qui n'aura point de soir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXXIV

LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

I. — La loi d'amour promulguée par le Sermon sur la Montagne. Le changement qu'elle apportait au monde. Les béatitudes, résumé de cette loi.

II. — L'amour ennoblit notre obéissance, il la rend plus facile. Le Sacré-Cœur nous offre son amitié. L'amour doit se prouver par des actes.

III. — Les marques d'amour du Sacré-Cœur à notre égard. Ce que nous devons faire pour lui : fidélité, communion du premier vendredi, consécration.

Mes chers enfants,

Il existe une différence considérable entre Dieu, qui est infini et redoutable, et l'homme, qui est une créature d'impuissance et de fragilité. Cependant, puisque Dieu avait décidé de nous octroyer un bonheur éternel dans les cieux, il fallait à tout prix combler cet infranchissable abîme. C'est l'œuvre dont a bien voulu être chargé le Cœur aimant de Jésus, dont nous célébrons, ces jours-ci, les ineffables tendresses. Notre-Seigneur, en effet, est venu accomplir sur terre une tâche de surnaturel amour : il est bien juste que nous rendions hommage à son Cœur sacré qui n'a voulu battre que pour nous et qui, pour nous, fut percé d'une lance.

I

Jésus, dès les premiers jours de sa vie publique, tint à souligner le caractère d'immense charité qui formait l'essence de sa mission. Un jour, il entraîna la foule de ses disciples sur une colline et là, sous l'azur resplendissant du ciel, il prononça ce « Discours sur la Montagne » qui résonne encore sur le monde après vingt siècles et qui ne cessera jamais de retentir jusqu'à la consommation des siècles. On ose dire que cette allocution sublime, ce programme que le Christ se fixait à lui-même tout en le traçant aux multitudes, a été le prélude lointain de l'institution eucharistique. Il proclamait, en effet, une union jusqu'alors inconcevable entre Dieu et les hommes d'abord, puis, par voie de conséquence, entre tous les hommes désormais réunis dans la fraternité du Sauveur. Avant de nous livrer sa chair et son sang, le Maître nous communiquait son esprit et son cœur.

Pour bien se rendre compte du bouleversement que devait produire cette doctrine nouvelle, il faut avant tout se rappeler les conditions dures et douloureuses qui, jusqu'à ce moment béni, avaient pesé sur la misérable humanité. Durant tout le règne de l'ancienne Loi, Dieu n'avait pu retenir son peuple élu dans la voie de la fidélité que par les menaces et les châtiments. Les hommes, de leur côté, se trouvaient divisés en une multitude de fractions hostiles, qui ne cherchaient qu'à se déchirer et à se combattre. L'empire de la crainte et de la force s'étendait sur toutes les terres et les plus sages philosophes n'arrivaient même pas à se faire l'idée d'un état de choses meilleur. Car une telle révolution dépassait les possibilités de notre nature.

Pour faire triompher ici-bas la justice, la vérité, la bonté, l'espérance, il fallait infuser dans les âmes une dose de vertus surnaturelles. Dieu accomplit ce prodige en promulguant une loi nouvelle qui renversait, d'un mot, tous les codes anciens. Depuis ses lointaines origines, notre race, brutale et farouche, était accoutumée à s'incliner sous les jougs, à vénérer la violence, la fraude, tous les crimes qui réussissent, à ne considérer que les richesses et les plaisirs, à redouter la moindre épreuve comme un déshonneur et une faiblesse. Soudain, sur la Montagne sacrée, le bon Jésus ouvrit son Cœur comme l'asile où pourraient se réfugier nos innombrables misères. Il déclara : « Bienheureux les pauvres, car le royaume du ciel leur appartient ; bienheureux les doux qui posséderont la terre, et les malheureux que consolera la justice ; bienheureux ceux qui ont le respect du droit et ceux qui, opprimés maintenant, connaîtront un jour de divines revanches ; bienheureux ceux qui comprennent la miséricorde, parce qu'ils seront, à leur tour, jugés avec une suprême douceur ; bienheureux les pacifiques parce qu'ils seront protégés contre les troubles douloureux de leur âme ; bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Ces mots qui, à première vue, paraissent si simples, ces mots devraient suffire à changer de fond en comble l'esprit des hommes désormais illuminé. En nous ouvrant les horizons de l'éternité, ils nous élevaient bien au-dessus des préoccupations actuelles. Ils nous plaçaient sur le plan de notre destinée

sainte. Et, par suite, ils devaient nous pousser à réformer, dans notre conduite et dans notre vie, tout ce qui ne saurait y cadrer avec la dilection du Seigneur. Dieu ne se rencontre que là où il y a la charité et l'amour : *Ubi caritas et amor, Deus ibi est.* C'est d'abord une maxime sur laquelle se fonde tout l'édifice de notre religion chrétienne. Mais c'est aussi une invitation, un engagement inéluctable à nous faire doux et humbles de cœur, aimants et dévoués, sacrifiés et généreux, afin de rencontrer dès ici-bas, dans le calme intime de notre être, ce Dieu vers lequel aspirent toutes les tendances de notre âme et qui se présente à nous comme le terme où nous devons atteindre, dans la joie triomphale après nos passagères douleurs. Que le Sacré Cœur de Jésus soit remercié éternellement d'avoir daigné nous révéler des réalités si magnifiques et nous encourager par la perspective de si grandioses espoirs.

II

C'est donc à juste titre que le Messie pouvait nous dire : « *Mandatum novum do vobis.* Je vous apporte un commandement nouveau. » (Jo., XIII, 34). Et cet ordre insoupçonné jusqu'alors consistait à nous faire obéir à Dieu, non plus par la crainte, mais par l'amour. Cette loi de charité nous rend la soumission infiniment plus facile ; elle la rend incomparablement plus féconde, en outre, car elle en multiplie la valeur par la dignité même du mobile qui l'inspire. C'est un fait d'expérience que l'amour est le grand inspirateur de nos actes. Nous allons tout naturellement vers ce qui nous plaît, vers les personnes avec qui nous sympathisons, vers les objets qui nous séduisent. Et, en revanche, d'une façon tout aussi instinctive, nous nous écartons des spectacles répugnants, des gens dont le caractère ne concorde pas avec le nôtre, des choses qui nous choquent.

Je sais bien qu'il est possible — et souvent nécessaire — de surmonter ses premières impressions, de dompter son attrait ou son dégoût injustifié. Mais il n'en reste pas moins que, lorsqu'on peut concilier le devoir et le désir, lorsqu'on peut agir par amour, on agit dans l'enthousiasme et dans la plus pure énergie.

Malheureusement, dans notre vie présente, nous sommes trop souvent sollicités par des affections médiocres ou tout à fait inavouables. Les tendances de notre âme sont si diverses qu'il s'en rencontre, dans le nombre, pour nous inculquer le goût du mal. Si nous leur cédons, nous sommes perdus, voués aux abîmes. Mais, au-dessus de ces instincts inférieurs, il y a en nous beaucoup de très nobles penchants qui nous portent vers la vérité, vers la vertu, vers l'idéal. Ce sont ces penchants-là que, dans sa prévoyante délicatesse, le Sacré-Cœur a voulu utiliser et développer afin d'en faire les grands moteurs qui animeront notre existence surnaturelle. Les amours purs exaltent en nous les plus hauts sentiments ; il nous entraînent jusqu'aux gestes les plus admirables d'héroïsme et de persévérance.

Suivons donc Jésus sans hésiter dans la route de charité qu'il nous trace. Fixons-nous à nous-mêmes une ligne de conduite absolument conforme à celle que Dieu nous impose, mais n'oublions pas de l'orienter dans le sens de la divine dilection.

Ce n'est pas tout. L'amour n'est pas une tendance vaine : il suppose l'union, l'intimité de deux êtres et, par conséquent, l'alliance de leurs efforts qui se conjuguent afin de parvenir plus facilement jusqu'au but poursuivi en commun. On ne peut pas dire, normalement, qu'un homme est lui-même l'objet de sa tendresse. On trouve bien parfois cet affreux défaut de l'égoïsme qui rend un être incapable de s'intéresser à autre chose qu'à lui. Mais, précisément parce que l'égoïsme est un vice, il représente quelque chose d'exceptionnel, de monstrueux. Normalement, toute créature humaine tend vers des aspirations altruistes qui l'ennoblissent et la sanctifient, et qui d'ailleurs ne sont que des reflets de la charité du Seigneur.

Or, dans le cas présent, l'amour que le bon Jésus nous propose consiste en une union étroite entre nous et lui-même. Il veut se rapprocher de nous pour ne plus jamais s'en séparer. Vous voyez aussitôt l'immense douceur de cette joie : vivre avec le Dieu de grâce et de bonté. Vous en voyez aussi les avantages éminemment pratiques. Au lieu d'être abandonnés seuls, au gré de nos tentations et de nos misères, voilà que Jésus se présente afin de nous apprendre les dogmes libérateurs, afin de nous fortifier contre nos langueurs spirituelles, afin de nous aider à repousser les assauts de l'enfer, de panser nos blessures après la bataille, de nous obtenir les lauriers victorieux que nous ne saurions atteindre par nous-mêmes. Il faudrait être le plus cruel ennemi de sa propre âme, de son propre bonheur, pour ne pas accepter aussitôt, avec allégresse, le contrat de sainte amitié que le Christ a la condescendance de soumettre à notre signature.

La supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien éclate donc à tous les yeux. Mais il importe d'ajouter que, pour réaliser son plein effet, cette loi de mansuétude doit être pratiquée d'une manière vraiment sérieuse. On rencontre de malheureuses gens qui s'imaginent obtenir le ciel en répétant routinièrement quelques formules, sans se donner la peine de tirer les conséquences pratiques de l'amour qu'elles affirment avoir pour Dieu. C'est être dans l'erreur la plus complète, comme aussi la plus dangereuse. Point ne suffit, en effet, de dire à Jésus : « Je vous aime. » Il est essentiel de le lui prouver ; et cette démonstration ne se fait que par des actes.

On ne dupe pas le Seigneur avec des mots creux. Lorsque quelqu'un l'assure de sa fidélité et de sa respectueuse tendresse, le Maître descend jusqu'au fond de l'âme qui parle ainsi. Il scrute les motifs secrets de ses actes, il analyse ses pensées les plus subtiles et ses volontés les plus obscures. Si la vie intérieure de cette âme est droite, conforme aux protestations d'amour sorties de ses lèvres, alors Dieu accepte son hommage et lui rend tendresse pour tendresse. Dans le cas contraire, il démasque aussitôt l'hypocrisie,

inconsciente ou voulue, et se détourne de cette âme qui, au fond, ne veut pas se donner à lui. Veillons sans cesse, mes enfants, à ce que notre amour soit sincère, à ce qu'il se traduise par nos actes de vigilance et de fermeté, d'abnégation et de dévouement, afin de pouvoir être comptés parmi les élus du Sacré-Cœur.

III

Si le Christ, en s'unissant à nous, nous demande de lui donner ainsi quelque chose de nous-mêmes, croyez qu'en retour il nous offre bien davantage.

En effet qu'a-t-il à gagner en se livrant ainsi à l'homme ? De la gloire, des richesses, de la protection, n'importe quel avantage ? S'arrêter une seule minute à cette idée serait outrager son infinie puissance qui dispose de tous les biens possibles. Nous nous rendons compte qu'au contraire, dans un pacte si inégal, c'est le souverain Maître qui a tout à perdre, puisque l'homme ne peut rien lui apporter qui ne lui appartienne déjà. Et le Seigneur accepte volontiers, par pur amour, de se lier dans des conditions pareilles, parce que ses conditions nous sont d'autant meilleures qu'elles lui sont plus défavorables. N'est-ce pas là le triomphe de l'amour ?

Jésus descend jusqu'aux réalités les plus pénibles : voyez-le, avant le repas de la Cène : il s'agenouillera, lui, Dieu, devant les Apôtres dont il sait pourtant que, d'ici quelques heures, ils l'auront provisoirement abandonné. Il s'humilie jusqu'à leur laver les pieds, afin de symboliser l'attitude qui doit être la nôtre à l'égard de nos frères. Voyez surtout le Crucifié sur le Calvaire. C'est le tableau qui doit être sans cesse présent à toutes nos mémoires, car c'est en lui que se résume et se couronne l'œuvre entière de la Rédemption. L'amour comporte des sacrifices ; et, comme le Christ l'avait dit lui-même, « il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Voilà pourquoi le Sacré Cœur de Jésus a été transpercé au Golgotha.

Nous n'aurons pas l'audace de prétendre qu'il faille rendre au Messie tout ce qu'il a fait en notre faveur. Si ardent que soit notre désir, si généreux que puisse être notre dévouement, nous resterons toujours inférieurs à notre tâche, parce que, entre Jésus et nous, demeurera toujours une infinie distance. Mais est-ce trop exiger que de demander, avec Jésus lui-même, que nous fassions au moins, pour lui plaire, l'effort maximum de nos possibilités limitées ?

Nous devrons donc nous humilier à notre tour, en union avec notre Maître. Nous devrons, nous aussi, nous sacrifier pour lui. Il peut réclamer de nous l'oblation totale, celle qu'il a offerte le premier : le sacrifice de notre vie, pour lui prouver notre fidélité. Cela arrive quelquefois lorsqu'il appelle une âme d'élite à l'honneur et à la grâce du martyre. Mais, le plus généralement, Dieu se contente de bien moins. Il veut seulement que nous immolions en nous ce qui lui déplaît, ce qui nous est nuisible, ce qui, en nous séparant de notre Bien suprême, nous priverait de notre éternel bonheur.

Qui donc, après avoir contemplé les miséricordes du Sacré-Cœur envers nous, oserait se refuser à ce labeur si réalisable et si nécessaire ? Qui donc voudrait rejeter l'amitié divine que le Seigneur lui-même nous aide puissamment à conquérir, à conserver, à retrouver ? Jésus lui-même a d'ailleurs multiplié les appels à l'amour. Il semble que, plus la charité du monde se refroidit, plus la tendre sollicitude du Sauveur nous presse de revenir à la source de vie. Il n'y a pas si longtemps qu'à Paray-le-Monial le Sacré-Cœur daigna se révéler à sainte Marguerite-Marie. Et vous savez quelles magnifiques promesses il multiplia alors, afin de nous ramener à lui. Il a promis de s'intéresser particulièrement à ceux qui l'entoureraient d'un culte filial, de mettre la paix dans leurs demeures, de veiller sur leur agonie, de les conduire lui-même au ciel.

En retour de tant de bienfaits, donnez à Dieu, mes enfants, les humbles choses qu'il désire. Donnez-lui cette communion du premier vendredi du mois dont il a voulu faire le gage sensible de son alliance et de sa protection. Il n'y a rien de bien difficile à communier neuf fois de suite, mensuellement, au jour fixé par Jésus-Christ. Et, en échange de ce faible effort, Notre-Seigneur nous garantit l'heureuse immortalité.

Il ne vous appartient pas encore de consacrer au Sacré-Cœur vos maisons familiales. Mais, plus tard, quand vous aurez un foyer à vous, n'oubliez pas que le Seigneur a demandé que vous l'y fassiez régner à la place d'honneur. Et, dès maintenant, ne pourriez-vous pas lui dédier votre petite chambre, le petit coin qui vous revient en propre et où vous serez si heureux de pouvoir habiter avec lui ? Ainsi, par les marques d'une fidèle dévotion vous affirmerez au bon Jésus la réalité de vos intentions généreuses ; ainsi vous mériterez ses bénédictions privilégiées ; ainsi vous gagnerez le ciel sous la sauvegarde du Sacré-Cœur. Ainsi soit-il.

LE « SALVE, REGINA »

III

Mater Misericordiæ

LA MISÉRICORDE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

Mes frères,

Nous avons vu dans notre dernier entretien quel sens plein il faut attacher à ce titre de Mère que nous donnons à la Sainte Vierge. Mère, Marie l'est complètement, en effet, puisque le libre choix de son cœur nous a adoptés et que Dieu lui-même a versé dans son âme les sentiments conformes à cette adoption.

Pourtant, comme si ce titre seul n'était pas assez grand, notre antienne l'accompagne d'un mot qui en complète la suavité. Marie n'est pas seulement une mère, c'est une mère miséricordieuse : *Mater* MISERICORDIÆ. **Une mère miséricordieuse ! Pourquoi**

le dire, en vérité ? Les mères ne le sont-elles pas toujours ?

Oui, mais la Sainte Vierge l'est plus qu'elles toutes, et je voudrais ce soir vous le montrer.

« La miséricorde, c'est, dit S. Augustin, cette disposition de l'âme qui la porte à s'émouvoir, à s'attendrir sur le malheur d'autrui, et qui la pousse en même temps à le secourir si elle le peut. »

Je ne vous dirai pas aujourd'hui si la Sainte Vierge trouve dès lors un champ très large où peut s'exercer sa miséricorde. Nos misères, nous les résumerons plus tard, quand nous parlerons de notre exil avec ses larmes et ses gémissements. Je veux seulement méditer avec vous comment se réalisent dans son âme ces deux éléments de la miséricorde : la *pitié* qui compatit et la *générosité* qui cherche à secourir et à soulager.

I. — *La pitié qui compatit*

La miséricorde implique donc en premier lieu, m. f., ce mouvement de tristesse, cet ébranlement douloureux de l'âme, à la vue du malheur d'autrui, que nous avons appelé la « pitié ». Il n'y a pas, au premier abord, de sentiment plus généreux et plus désintéressé.

Quand on y réfléchit, cependant, on finit par découvrir, même dans la pitié, cet instinct indestructible et profond qui nous porte à nous aimer nous-mêmes et à chercher en tout notre bonheur. Les moralistes comme les théologiens ont remarqué, en effet, que pour nous émouvoir ainsi, il faut que la misère d'autrui arrive, pour ainsi dire, jusqu'à nous et nous atteigne personnellement. Si les flots d'amertume ne viennent pas battre contre notre cœur, nous ne trouverons peut-être que le cri égoïste de cet ancien pour qui c'était une volupté de contempler, du rivage, les efforts désespérés des naufragés...

Or il y a deux choses, m. f., qui, plus que toutes les autres, concourent à nous faire ressentir ainsi les épreuves et les malheurs du prochain ; deux choses, par conséquent, qui ouvrent dans nos âmes les sources de la pitié, et que nous allons retrouver dans le cœur de la Sainte Vierge avec une merveilleuse intensité.

La première, c'est l'amour ou, pour mieux dire, la charité. L'amour unit, en effet. Il est le ciment inaltérable et doux qui relie, au point de les confondre, plusieurs cœurs et plusieurs vies. Voilà pourquoi tout devient commun entre ceux qui s'aiment. Quand Ruth la Moabite refusa de quitter Noémi et s'en alla vers les champs de Booz, elle ne trouva pas, pour protester de sa fidélité et de son affection, d'expression plus forte que celle-ci : « Votre peuple sera mon peuple et votre Dieu même sera mon Dieu. » Après trois mille ans, nous en sommes toujours réduits à la même formule naïve et profonde. Dans les serments d'amitié qui s'échangent entre nous, nous répétons aujourd'hui comme hier : « Vos joies seront mes joies, vos douleurs mes douleurs, votre Dieu mon Dieu. ».

Or, je vous le disais l'autre jour, nous ne comprendrons jamais combien nous sommes aimés par la Sainte Vierge. Nous ne mesurerons jamais non plus, par conséquent, combien nos épreuves, nos souffrances, nos larmes, ont dans son cœur un douloureux retentissement.

Eh quoi ! nous voyons tous les jours nos mères, à nous, souffrir de tout ce qui nous atteint ; nous les voyons pleurer sur leurs enfants ces belles larmes qui sauvent et arrachent souvent la pitié du ciel ; nous les surprenons, dans leur tendresse, à trouver des mots d'une vérité délicieuse comme celui-ci que vous connaissez : « Ma fille, j'ai mal à votre poitrine ; » nous assistons à cette absorption continuelle qui mêle la vie de la mère à celle de l'enfant pour que la communauté de leurs douleurs et de leurs joies soit parfaite ; et nous croirions que la Sainte Vierge, notre mère aussi, peut rester insensible quand nous sommes affligés ? Mais ce n'est pas possible !

Nos mères, entendez-vous bien, ne savent pas nous aimer en comparaison de celle-là ! Nos mères, je sais bien quels trésors de tendresse Dieu a mis dans leurs cœurs ; mais si grands qu'ils soient, on peut les compter. Les trésors qui sont dans le cœur de la Sainte Vierge, nous ne les connaîtrons jamais. Dieu a voulu, je vous le disais encore, y verser l'abîme de ses tendresses à lui. La maternité de Marie, c'est une participation de la divine et surnaturelle paternité de Dieu. Et vous savez comment il en parle dans les Ecritures : « Quand une mère oublierait le fruit de ses entrailles, moi, ô mes enfants, je ne vous oublierai jamais. » (Is., XLIX, 15). Vous savez avec quelle force il a voulu, dans son Evangile, le prouver par ses actes.

Eh bien ! m. f., la Vierge Marie nous aime du même amour que Dieu, aussi fort, aussi tendre, aussi délicat, infini s'il pouvait l'être et si les bornes nécessaires de la créature ne lui imposaient pas de limites. Comprenez-vous dès lors sur quelle pitié profonde nous pouvons compter ?

La seconde source de la pitié, c'est l'expérience, c'est-à-dire le souvenir d'épreuves comparables à celles qui sont sous nos yeux. Avez-vous remarqué qu'un très grand bonheur, trop continu, endurcit ? Les âmes très heureuses ne savent pas compatir. Elles ont, devant l'infortune, ce regard étonné, un peu froid, que les âmes très pures ont en présence du mal. Elles essaient de comprendre et ne songent pas à s'attendrir.

Les âmes broyées sous l'infortune présente ne compatissent pas non plus. Pauvres âmes ! elles implorent la pitié autour d'elles. Comment voulez-vous qu'elles aient le temps de la répandre ?

Ceux-là donc seulement s'ouvrent facilement aux infortunes d'autrui, qui ont autrefois pleuré. Ils consacrent au soulagement des autres la trêve bienheureuse que la souffrance leur accorde. Voilà pourquoi, par exemple, les vieillards sont généralement indulgents et doux. Ils ont appris à regarder le monde, ses misères, ses désillusions, ses faiblesses, de ce regard noyé, un peu terni, mais limpide comme celui des enfants, où les aubes éternelles semblent

avoir mis déjà de leur clarté tranquille, et dont le poète a si bien dit :

Car on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais aux yeux des vieillards on voit de la lumière.

Avoir souffert apparaît ainsi comme une condition à peu près indispensable pour comprendre et soulager la souffrance.

Aussi, quand S. Paul essaie d'exciter dans le cœur des fidèles une espérance invincible en N.-S. Jésus-Christ, le prêtre de la Loi nouvelle, ce qu'il exalte davantage en lui, c'est cette expérience que le Christ a voulu prendre de nos faiblesses : « Nous n'avons pas, dit-il, un pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités. Celui que nous avons a passé, au contraire, par toutes nos misères, sauf celle du péché. » (Hebr., IV, 15).

M. f., ce qui est vrai du Christ Jésus est vrai de sa mère aussi. Marie a passé, comme son Fils et comme nous, par les tristesses de ce monde.

J'essayais, l'autre jour, de vous en énumérer quelques-unes. Et vous vous rappelez peut-être combien ce titre de « Bienheureuse » que la piété lui donne s'efface, en vérité, devant les incomparables douleurs qui ont, ici-bas, assailli son cœur. Oui, toutes les tristesses, Marie les a connues. Même la dernière et la plus grande de toutes, la tristesse du péché, si elle lui a été épargnée, Marie devait naturellement l'encourir. Elle y a été condamnée comme nous, et c'est une grâce suprême que Dieu lui a faite en la préservant. Quand donc elle nous voit pleurer, Marie s'émeut au souvenir de ses larmes passées. Chacune de nos plaintes éveille dans son âme comme l'écho douloureux des jours disparus, et son éternité se remplit d'une immense pitié faite de sa tendresse et de ses souvenirs...

Marie s'est plu, quelquefois, à manifester par des signes extérieurs cette pitié immense qui est dans son cœur. Quand les crimes se multiplient en ce monde, que les puissances mauvaises redoublent leurs assauts et que les âmes sont menacées de périr, Marie apparaît.

Elle apparaît comme elle l'a fait à la Salette, les yeux inondés de larmes, émue, douloureuse et troublée, comme une mère qui pleurerait sur ses enfants pour essayer de les sauver...

II. — *La générosité qui soulage*

La miséricorde ne s'arrête pas à ce premier mouvement de pitié. Quand elle est véritable, elle va plus loin : elle s'épanouit, si elle peut, dans le dévouement.

Disons-le tout de suite, nous ne le comprenons pas toujours assez. Nous avons découvert, de concert avec notre mollesse et en complicité avec elle, une sorte de pitié stérile qui n'est pas capable de donner une fleur et un fruit. Ne l'avez-vous pas constaté bien des fois ? Nous vivons dans un temps où la misère abonde sous toutes ses formes et où il est bien évident que l'avenir appartient à ceux qui sauront s'y dévouer. Pourtant, il y a des âmes qui n'ont pas encore commencé à s'ébranler. On trouve sur leurs lèvres des gémissements, peut-être dans leur cœur découvrirait-on une pitié sincère pour ceux qui souffrent ; on ne voit pas de bonnes œuvres dans leurs mains. Ces âmes en sont restées au premier pas de la miséricorde, elles n'ont pas été jusqu'au dévouement qui soulage et qui guérit.

Ce n'est pas la miséricorde chrétienne ; ce n'est pas non plus, heureusement, celle de Dieu, ni celle de la Vierge Marie.

Celle de Dieu ! Rappelons-nous, m. f., jusqu'où elle l'a porté. On peut dire, à la lettre, qu'elle ne lui a pas laissé un instant de repos. Le travail de la Rédemption, du Salut, entrepris par elle, a commencé à l'heure même où la chute venait de se consommer. Et depuis cette heure jusqu'aujourd'hui, elle n'a pas permis à Dieu de le ralentir un seul instant. Quand il visitait les tentes des patriarches et promettait l'héritage du monde à leur innombrable postérité ; quand, au milieu des nations païennes, il se choisissait un peuple pour lui dicter sa loi et lui confier ses révélations ; quand il envoyait à ce peuple privilégié l'abondance de la vendange et des moissons, la victoire dans les combats, la résignation aux jours d'épreuve, et qu'enfin, les temps accomplis, il se décidait à devenir, par sa naissance humaine, un de ses concitoyens ; quand il mourait sur la croix ; quand il ressuscitait pour la gloire un instant voilée de son paradis ; quand, chaque jour, il inspire au cœur des siens des espérances plus hautes que ce monde et des vertus plus grandes que leurs forces, — toujours, partout, c'est la pitié de Dieu qui le pousse et qui agit.

Et cette pitié agissante, cette miséricorde pleine et totale, active et généreuse, Dieu ne veut pas qu'elle soit en lui seul. Il la fait passer, comme un héritage sacré, dans le cœur de ceux qu'il aime. « Soyez miséricordieux, disait le Christ, *comme* l'est votre Père céleste. » (Luc, VI, 36). N'ayez pas seulement une pitié stérile ; ayez une pitié qui s'exprime par les actes, et qui se transforme en charité.

Aussi, m. f., plus une âme s'approche de Dieu, plus elle participe à ce divin privilège de la miséricorde toujours agissante. S. Paul, au nom de tous ses frères dans l'apostolat, a trouvé pour la dépeindre des mots d'une extraordinaire énergie. « La charité du Christ, disait-il, la charité du Christ nous presse. *Caritas Christi urget nos.* » (II Cor., V, 14). Elle nous presse, comme l'aiguillon qui excite sur le labour la lenteur des bœufs. Elle nous force à marcher toujours, sans regarder en arrière, comme une troupe éperdue chargée à fond par des cavaliers. « Qui est malade sans que je le sois avec lui ? Scandalisé, c'est-à-dire menacé dans son âme et dans son cœur, sans que l'angoisse me déchire et brûle mon sang ? » (II Cor., XI, 29).

Dès lors, m. f., comprenez-vous encore une fois ce que doit être au ciel la miséricorde de la Sainte Vierge ?

Puisque son Fils y continue à travailler pour notre salut, elle ne peut, elle non plus, rester oisive

dans sa pitié. L'amour maternel qu'elle a conçu pour nous la presse, l'agite, la remue sans fin. Elle se penche vers toutes nos douleurs pour essayer de les calmer, vers toutes nos plaies pour les guérir, vers tous nos deuils pour les consoler. Et dans son éternité bienheureuse, ce n'est plus, comme tout à l'heure, sous les traits d'une mère éplorée, c'est sous les traits d'une Reine agissante qu'il nous faut la contempler. Ainsi l'a vue la piété des siècles. « Consolatrice des affligés, » elle a été appelée aussi « Secours des chrétiens » : deux invocations qui détaillent, pour ainsi parler, la pitié et la bienfaisance de la Mère des Miséricordes.

* *

M. f., cette miséricorde de la Sainte Vierge, nous verrons, dans le cours de nos instructions, ce qu'il nous est permis d'en attendre. Comptons sur elle toujours ; supplions-la, maintenant qu'elle peut avoir encore tout son rôle et verser sur nous ses bienfaits. Hélas ! le jour viendra où cette miséricorde ne pourra plus s'exercer complètement. Ce jour-là, Michel-Ange l'a peint aux murs de la Sixtine. Il nous a montré le Christ en train de prononcer la dernière sentence. Et dans les yeux de Marie, il a mis pour les enfants qu'elle n'a pu sauver l'expression encore d'une profonde pitié, mais d'une pitié soumise, qui se fond dans une adoration amoureuse et n'ose plus se traduire par une supplication.

O Mère ! ce n'est pas ce regard désespéré que je vous supplie d'abaisser sur nous ; c'est le regard miséricordieux qui pardonne et qui sauve. Ainsi soit-il.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE L'ENFANT JÉSUS MIRACULEUX DE PRAGUE

HISTORIQUE ET LEÇONS

Mes frères,

L'empressement avec lequel vous êtes venus pour assister à la bénédiction de la statue de l'Enfant Jésus miraculeux de Prague, don d'une bienfaitrice anonyme que je tiens ici à remercier et à féliciter, témoigne de la satisfaction avec laquelle vous saluez ce surcroît d'embellissement de cette église. Il témoigne surtout du désir que vous éprouvez de recueillir les leçons qui se dégagent tout naturellement de cette statue vénérable. Permettez-moi de vous y aider en vous indiquant l'origine de la dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague et les vertus qu'elle nous prêche.

I

Il y a trois siècles, la ville de Prague, en Bohême, voyait arriver dans ses murs une petite colonie de Carmes déchaussés. Ces religieux avaient été envoyés de Rome sur la demande de l'empereur d'Autriche pour y fonder un couvent. Or au début, la communauté connut des jours bien pénibles, car elle tenait à pratiquer la pauvreté, et à cet effet elle avait refusé les dons généreux qui lui étaient offerts par l'empereur dans le but de doter la maison. Toutefois, l'état de pénurie extrême de ces saints religieux ne tarda pas à attirer l'attention d'une personne de haut rang, qui était en même temps très pieuse et très charitable. Elle se demanda ce qu'elle pourrait bien faire pour leur être agréable et leur venir en aide. Renonçant à leur proposer tout d'abord un secours pécuniaire, parce qu'elle craignait l'insuccès de cette proposition, elle songea qu'elle possédait dans ses souvenirs de famille une statue qui, installée et honorée dans leur maison, deviendrait certainement pour eux une Providence et une sauvegarde. C'était une statue en cire représentant un gracieux Enfant Jésus, haute de 48 centimètres, à laquelle elle attachait un grand prix et dont elle aimait à confectionner les vêtements de ses propres mains. En se dessaisissant de ce précieux trésor, elle faisait un vrai sacrifice, mais elle n'hésita pas. Elle porta elle-même la statue au couvent, et en l'offrant au R. P. Prieur : « Mon Père, dit-elle, je vous donne ce que j'ai de plus cher au monde. Honorez bien l'Enfant Jésus, et rien ne vous manquera, j'en suis sûre. »

La statue, comme on le pense bien, fut reçue avec reconnaissance. Les religieux Carmes la placèrent dans leur chapelle et bientôt ils purent constater que la pieuse donatrice ne s'était pas trompée en leur annonçant que, s'ils étaient fidèles à honorer l'Enfant Jésus, ils trouveraient là une source inépuisable de bénédictions. Heureux de témoigner leur amour et leur gratitude à ce divin Protecteur qui en réalité ne les laissait manquer de rien, ils s'appliquèrent à le faire connaître autour d'eux : leur chapelle devint alors un centre de dévotion à l'Enfant Jésus, et cette dévotion produisit des merveilles dans la ville de Prague.

On venait implorer le divin Enfant pour l'âme et pour le corps, pour les besoins spirituels et pour les besoins temporels ; on venait se recommander à lui dans les dangers, dans les entreprises difficiles, dans les situations embarrassées ou désespérées, dans les maladies, dans les infirmités, dans les misères de tout genre qui sont le triste apanage de la vie de ce monde. Et des grâces étonnantes étaient accordées à ceux qui le priaient avec foi et confiance, grâces qui justifiaient pleinement et d'une manière admirable cette parole de l'Evangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans la nécessité et dans la peine, et je vous soulagerai. *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* » (Math., XI, 18). On ne l'appela plus dès lors que l'Enfant miraculeux de Prague. Mais sa renommée avait grandi, et ce n'étaient plus seulement les habitants de Prague qui avaient recours à lui. De toutes les parties de la Bohême et de l'Autriche, on lui adressa bientôt des prières. La Bavière et les différentes contrées de l'Allemagne se joignirent à ce mouvement, et partout des faveurs signalées montrèrent que ce n'était pas en vain qu'on invoquait l'Enfant Jésus miraculeux de Prague.

Depuis trois siècles, le divin Enfant est resté honoré et invoqué avec le même succès. La statue primitive a été conservée à Prague à peu près in-

tacte, malgré les guerres et les révolutions qui ont bouleversé le pays. Mais il faut dire que de nombreuses statues similaires ont été faites pour propager au dehors cette intéressante dévotion. C'est ainsi qu'en France, depuis longtemps déjà, ces statues ont commencé à être en grand honneur, et l'on remarque que partout où on les vénère on obtient facilement des choses consolantes, tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel. Puissiez-vous, m. f., en faire la douce expérience !

Telle est en abrégé l'histoire de la dévotion à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague. Soyez heureux et fiers de la pratiquer. Et pour cela prêtez une oreille attentive au muet langage que vous tiendra ce divin Enfant. Il ne vous parlera pas de ses lèvres, mais sa grâce agira au fond de votre cœur, surtout quand vous viendrez vous prosterner devant son image. Sa vue seule sera pour vous un enseignement.

II

Et d'abord, l'Enfant Jésus sera là pour présider les réunions, les exercices qui se feront dans cette église. Il vous rappellera du même coup le respect qu'il faut toujours y apporter. M. f., n'est-il pas vrai que vous êtes souvent exposés à oublier que l'église n'est pas un lieu profane, mais la maison du bon Dieu, la maison proprement dite de Notre-Seigneur ? N'est-il pas vrai que, parce que Notre-Seigneur ne se montre pas à vos yeux d'une manière sensible, vous êtes souvent tentés d'ignorer presque sa présence réelle au tabernacle et de vous comporter comme si vous ne saviez pas qu'il réside au St-Sacrement, caché sous le voile de chaque hostie consacrée ? Et combien de fois, hélas ! vous est-il arrivé de céder à la tentation et de contrister par une attitude plus ou moins distraite ou dissipée les anges qui gardent le sanctuaire et qui voudraient que tout le monde traitât Notre-Seigneur en Dieu dans sa maison, comme ils le traitent eux-mêmes !

L'Enfant Jésus, sur son petit trône et dans son gracieux décor, semble s'adresser à chacun de vous et vous inviter à songer qu'étant dans cette église devant votre Dieu, vous devez expressément l'adorer. — « Vous me voyez, vous dit-il, avec un diadème et un manteau royal qui vous indiquent assez ce que je suis dans le monde. Je suis le Roi du ciel et de la terre, le Maître souverain de toutes choses, votre Dieu à qui doivent être rendus tout honneur et toute gloire. N'oubliez pas le tribut d'adoration qui m'est dû par vous à ce titre. Mais n'oubliez pas non plus ma présence au St-Sacrement. Ravivez votre foi, et souvenez-vous que cette église est tout particulièrement ma demeure, que j'y réside au tabernacle, et qu'en conséquence vous devez veiller sur vous-mêmes pour vous interdire tout ce qui serait contraire, dans une circonstance quelconque, au recueillement et au respect. »

L'Enfant Jésus, vous apparaissant dans un âge encore tendre, vous encourage aussi à l'aimer et à aimer en même temps sa sainte Mère. Il semble en effet vous rappeler que c'est par amour qu'il est venu autrefois sur la terre et que tout son désir, aujourd'hui comme autrefois, est de nous faire du bien. Il semble vous dire encore : « Sans doute, je suis votre Dieu, et il ne faut pas que vous l'oubliez quand vous venez dans cette église. Je ne veux pas cependant que vous me regardiez comme un Maître terrible. J'ai pris un aspect attrayant pour vous rappeler ma bonté et mon désir de gagner vos cœurs. Si je me présente à vous sous la figure souriante d'un petit enfant, c'est précisément pour vous engager à bannir toute crainte et à venir à moi en tout abandon, avec la certitude que vous me ferez le plus grand plaisir en me rendant amour pour amour et en me témoignant votre confiance. J'aime vos âmes, car c'est par amour pour elles que je me suis incarné et que je suis mort sur la croix. C'est par amour pour elles que je demeure dans l'Eucharistie au tabernacle, et rien ne m'est plus agréable que de les faire bénéficier de mes grâces. Venez donc me demander tout ce qui peut vous être nécessaire, tout ce qui peut vous être utile ou vous soulager dans un besoin pressant, dans une peine, dans un ennui, et volontiers je vous l'accorderai. Mais laissez-moi vous recommander de vous montrer confiants de la même manière envers mon auguste Mère, car elle aussi vous aime, elle vous est tendrement dévouée, elle ne brûle comme moi que du désir de vous rendre service, et il me plaît infiniment de la voir honorée et invoquée. Ayez donc recours à elle, confiez-lui vos intérêts, elle sera heureuse de les défendre et de vous protéger en toute occasion. »

Enfin Jésus s'adresse spécialement aux enfants, pour les inviter à pratiquer les vertus du jeune âge. Il en a été le modèle à Nazareth et il sait que c'est au début de la vie que se dessine une orientation décisive. Souvenez-vous de quels anathèmes il menace ceux qui apprennent le mal à ces petits et avec quelle douceur il les accueille, alors que les Apôtres craignaient leur importunité !

Chers enfants qui m'écoutez, vous pourrez désormais contempler tout au long de l'année ce petit Jésus que la crèche ne vous fait voir qu'au temps de Noël. Prenez garde de le contrister et appliquez-vous à lui faire plaisir. Pour cela habituez-vous à la prière qui est un devoir important et trop souvent négligé dans la vie quotidienne, mais défiez-vous de la routine qui s'y glisse facilement. Il ne suffit pas de prier avec régularité, il faut prier toujours avec attention et piété. Si le cœur n'y est pas, la prière n'est plus qu'une chose machinale et qui reste sans valeur devant Dieu votre Père.

Habituez-vous à la sanctification du dimanche, vous rappelant plus tard comme maintenant que ce jour-là appartient à Dieu, et qu'il faut le lui consacrer religieusement, sans lésiner, sans marchander, en n'assistant pas seulement à la messe dans la matinée, mais aussi aux vêpres dans l'après-midi, quoi qu'il puisse vous en coûter parfois pour surmonter le relâchement, l'amour du plaisir, l'indépendance ou le caprice. Habituez-vous à l'obéissance, en vous souvenant que sous ce rapport Jésus vous a donné l'exemple, car avant vous il a obéi. L'obéissance donne la joie du devoir accompli, et

elle facilite la tâche de ceux qui ont la mission de commander ; elle est une grande consolation pour les parents, pour les supérieurs, et recommande singulièrement à la bienveillance divine les âmes qui savent la pratiquer. Vous ne pourrez jamais trop vous y former pour la pratiquer dans vos familles et à l'égard de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, auront autorité sur vous.

Habituez-vous à fuir tout ce qui peut être un danger pour la vertu. Il y a des précautions à prendre à cet effet contre les lectures et les compagnies mauvaises. Vous ne serez jamais trop vigilants. Appliquez-vous finalement à ne jamais vous laisser égarer par les maximes du monde. Celui qui veut plaire au monde ne peut pas plaire à Jésus. Qui veut écouter le monde et suivre ses goûts, ses principes, ses conseils, se condamne fatalement à se perdre. Habituez-vous donc à vous défier de lui, et cette défiance vous sauvera.

Voilà, m. f., ce que vous dira l'Enfant Jésus miraculeux de Prague quand vous serez en présence de sa statue. Il vous tiendra ce langage dans l'intérêt de vos âmes qui lui sont chères et qu'il voudrait protéger contre le démon. Ecoutez-le docilement. Prenez à tâche de lui faire plaisir dans tout ce qu'il vous recommande, et il vous bénira miséricordieusement. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XII

L'INTRODUCTION DE LA CAUSE DE BÉATIFICATION

Vers 1840 se produisit un événement considérable. Un paléographe distingué, Quicherat, publia le double Procès de Jeanne d'Arc, que Richer avait dû laisser enfoui au fond des bibliothèques. Quicherat était un honnête homme et un savant, mais il ne voulut pas s'abstraire des idées rationalistes qui régnaient de son temps et dont il était imprégné. Son travail respirait donc cet esprit. Il était de ceux que le nom seul de miracle effarouche, suivant le mot du P. Daniel, et qui cherchent des systèmes pour expliquer les faits extraordinaires qui se présentent à eux parmi leurs travaux historiques. Le XIXe siècle tout entier vécut sur cette équivoque qui fut pour les savants comme la forme du respect humain.

I

Il faut regarder les faits en face, et quand ils sont bien établis il faut les accepter tels qu'ils sont. Pour Jeanne d'Arc, le dilemme brutal s'imposait : Ou elle était inspirée, ou elle était visionnaire, c'est-à-dire folle. Quicherat, comme Michelet, Henri Martin, Siméon Luce et autres qui eurent la faveur du public, n'osa pas conclure qu'elle était folle, car rien qu'à la regarder il se sentait saisi d'un respect profond ; il osa moins encore reconnaître qu'elle était inspirée. Il se donna un mal énorme pour expliquer Jeanne et il imagina des suppressions d'abord, puis des interprétations qui tombaient dans l'extravagance. Néanmoins, par sa publication du double Procès, il rendit un service considérable à la cause de Jeanne d'Arc et à l'histoire. On avait enfin des documents authentiques ; on pouvait les étudier à l'aise, les passer au crible de la critique, discuter, fixer enfin les traits de la sainte héroïne.

Quicherat montra qu'il avait au fond compris cette belle et virginale figure : « Du dernier regard qu'elle jeta sur la terre, écrivit-il, elle vit la France reconquise et consolée : sérénité admirable de l'espérance enfantée par une conviction vraie, abnégation dont il faut prier Dieu que les cœurs se pénètrent toutes les fois que chercheront à se réunir les forces divisées de la patrie...

« La sainte du moyen âge, que le moyen âge a rejetée, doit devenir la sainte des temps modernes. »

Ce vœu était comme une prédiction.

Des histoires de Jeanne d'Arc avaient paru déjà dans un sens plus nettement catholique, comme celle de Lebrun des Charmettes, dont s'inspira l'abbé Pie dans son panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé à Orléans en 1844. M. de Barante fit une grande place à la sainte héroïne dans son *Histoire des ducs de Bourgogne* et commença à lui donner sa vraie physionomie. L'abbé Pie le premier, dit Mgr Baunard, la glorifia théologiquement.

Il montra « Jeanne bras de Dieu qui renverse les ennemis de la France ; et Jeanne victime qui désarme le bras de Dieu. »

« Par l'esprit et par le cœur, dit-il, je ne connais rien de plus français et de plus chrétien que Jeanne d'Arc, rien de plus mystique et de plus naïf. En elle la nature et la grâce se sont embrassées comme sœurs ; l'inspiration divine a laissé toute sa part au génie national, tout son libre développement au caractère français. C'est une extatique chevaleresque, une contemplative guerrière, elle est du ciel et de la terre. C'est une sainte qui n'a pas d'autels...

« Modèle à offrir aux conditions les plus diverses : à la fille des pâtres et à la fille des rois, à la femme du siècle et à la vierge du cloître, aux prêtres et aux guerriers, aux heureux du monde et à ceux qui souffrent, aux grands et aux petits : type le plus complet et le plus large au point de vue de la religion et de la patrie, figure historique qui n'a sa semblable nulle part. Jeanne d'Arc, c'est une douce et chaste apparition du ciel au milieu des agitations tumultueuses de la terre, une île riante de verdure dans l'aride désert de l'histoire humaine, un parfum de l'Eden dans notre triste exil, et, pour parler le langage de S. Augustin, c'est Dieu venant à nous, cette fois encore, par un sentier virginal. »

Jeanne est par sa Passion l'image admirable du Christ : « Pardonnez-moi si j'insiste sur la conformité minutieuse des circonstances de sa mort avec le Sauveur des hommes : la ressemblance du disciple n'est pas un outrage pour le Maître. »

Quelques années après, en 1861, l'abbé Freppel, professeur à la Sorbonne, faisait, à Orléans toujours, le panégyrique de Jeanne d'Arc, appelé par

Mgr Dupanloup, qui avait un culte pour la libératrice de sa ville épiscopale. Il laissait entrevoir que « la sainte qui n'a pas d'autels » méritait d'être élevée sur les autels :

« Oh ! non, dit-il, je ne discute plus la sainteté de Jeanne : elle rayonne, elle brille de tout l'éclat qu'emprunte au martyre une vertu héroïque ; et si je ne savais que l'Eglise a les délicatesses d'une mère qui craint de blesser le sentiment d'une partie de ses fils, je ne m'étonnerais que d'une chose, c'est de ne pas voir Geneviève et Jeanne d'Arc, la vierge de Nanterre et la vierge de Domremy, associées dans un même culte comme les deux anges tutélaires de la France. »

Mais les animosités s'étaient éteintes et Mgr Gillis, vicaire apostolique d'Edimbourg, avait pu commencer son discours panégyrique à Orléans, en 1857, par ce noble aveu : « Il y a une page dont, pour l'honneur de mon pays, je voudrais qu'elle n'ait pas trouvé place dans les annales de l'histoire. » Aussi l'abbé Freppel, en remontant en chaire le 8 mai 1867, n'hésite-t-il pas à saluer devant la population orléanaise le jour de la béatification de la Pucelle :

« Je n'ai pas qualité pour trancher la question, dit-il, ni même pour la porter devant les pouvoirs suprêmes de l'Eglise. Mais, s'il plaisait à Dieu de dilater ce germe, de bénir cette faible semence, je tressaillerais d'allégresse au rayon de l'espérance, je saluerais dans le transport de ma joie la glorification future de notre chère et sainte héroïne, et j'estimerais ce jour un des plus beaux de ma vie. »

II

Le germe précieux ne demandait qu'à lever.

Il y avait depuis près de vingt ans sur le siège d'Orléans un grand évêque qui, dès son arrivée, avait été séduit par la douce figure de Jeanne d'Arc, dont la mémoire persistait, glorieuse, à Orléans, au point que chaque année, depuis plus de quatre siècles, son souvenir était célébré le 8 mai par des fêtes extraordinaires. La municipalité y prenait part, la ville était dans l'allégresse, le peuple célébrait la bienfaitrice qui avait sauvé les aïeux. Ce souvenir vivace le frappait, cette reconnaissance persistante le remplissait d'émotion. Il pensa que, dans ce cas au moins, la voix du peuple est la voix de Dieu. Et il se mit à l'œuvre avec son ardeur incomparable pour faire connaître et triompher la cause de celle qu'il regardait non seulement comme la sainte de la patrie, mais comme une sainte de l'Eglise.

Dès 1855, il avait prononcé lui-même le panégyrique de Jeanne d'Arc dans sa cathédrale, et chaque année il conviait les voix les plus autorisées, les plus éloquentes, à venir la célébrer devant son peuple. Le discours de l'abbé Freppel avait remué les Orléanais et jeté parmi les Français l'idée de la glorification solennelle de la Pucelle. L'évêque croyait que le procès de réhabilitation n'avait été, dans la pensée de l'Eglise, que le prologue du procès de canonisation. En 1869, il convoqua donc pour les fêtes du 8 mai tous les évêques dont les diocèses avaient été honorés par le passage de Jeanne, et il prononça devant eux un second panégyrique où il faisait ressortir la sainteté de la libératrice pendant toute sa vie, depuis les apparitions de S. Michel à Domremy jusqu'au bûcher de Rouen où elle expira, les yeux sur le crucifix et le nom de Jésus aux lèvres...

A la suite de ce discours, tous les évêques présents, au nombre de douze, signèrent une adresse au pape Pie IX, le suppliant d'accorder à Jeanne d'Arc « les honneurs que l'Eglise décerne aux Bienheureux. » La voix de Mgr Dupanloup fut entendue à Rome ; elle fut entendue dans le monde catholique. Il ouvrit donc le procès de béatification dans son diocèse en 1874 seulement, car la guerre avait ralenti son élan. « Il constitua alors, dit Mgr Touchet, un tribunal sous la présidence de l'abbé Branchereau. Les postulateurs furent Mgr Desnoyers et M. l'ingénieur en retraite Collin. En 1876, il portait à Rome le travail de ce tribunal. M. Captier, — le frère du martyr d'Arcueil, — alors procureur général à Rome de la Compagnie de Saint-Sulpice, fut chargé de veiller, en qualité de postulateur, sur les intérêts de la cause dans la Ville Eternelle. »

Mgr Dupanloup mourut en 1878. Son successeur, Mgr Coullié, reprit la cause de Jeanne avec la tranquille et puissante énergie qui le caractérisait. M. Captier lui demanda un supplément d'enquête sur les souvenirs qu'avait gardés le peuple touchant les vertus de Jeanne d'Arc. Il fit de multiples voyages en France et à Rome pour s'éclairer, continua les séances du tribunal, et remit en 1885 un très long travail à la Congrégation des Rites. Il était d'ailleurs soutenu par le pape Léon XIII qui lui déclara une première fois : « Dites en France que l'on vous a encouragé. »

Cette déclaration fut bientôt suivie d'un Bref du Pape où se lisaient ces paroles qui firent tressaillir d'espérance le cœur de l'évêque : « Nous aimons à vous présager l'heureux succès dont Dieu daignera couronner des vœux unanimes en faveur d'une cause qui intéresse la France entière et surtout l'honneur de la ville d'Orléans. »

Avant de remettre ce Bref à Mgr Coullié, Léon XIII voulut lui en faire lecture lui-même et il ajouta : « Je pense que l'on devinera qu'il s'agit ici de Jeanne d'Arc. »

En 1869, il y avait eu douze évêques signataires à Orléans, mais en 1885 les évêques de la Belgique, de la Suisse, de l'Autriche, de l'Espagne, du Portugal, de l'Arménie, de la Chine, de la Cochinchine, du Canada, du Tonkin, avaient envoyé leur adhésion. Le cardinal Manning, archevêque de Westminster, avait été des premiers à signer une lettre postulatoire, et après lui le cardinal Howard qui devint le ponent de la cause après la mort du cardinal Bilio. Le Souverain Pontife n'exagérait donc pas quand il parlait de « vœux unanimes ».

Un célèbre avocat romain, Hilaire Alibrandi, avait consenti à plaider lui-même la cause de la Pucelle devant la Congrégation des Rites. Il y usa ses dernières forces et mourut le 27 janvier 1894. Au

moment même où il rendait le dernier soupir, Léon XIII signait l'introduction de la cause et disait : « Jeanne est nôtre. *Joanna nostra est.* » Jeanne était déclarée *Vénérable.*

L'un des plus ardents défenseurs de la cause avait été le cardinal Parocchi, évêque d'Albano, un grand ami de la France.

XIII

L'ŒUVRE DE LÉON XIII

C'est donc Rome maintenant qui prend en main la cause de Jeanne d'Arc. En 1895, le pape Léon XIII ordonne de commencer le procès *de non cultu.* Les conclusions sont favorables. Alors, en 1897, il commande de constituer un tribunal pour examiner si Jeanne d'Arc a pratiqué à un degré héroïque les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, la vertu de religion, puis les vertus morales de prudence, de force, de justice, de tempérance, d'humilité et de chasteté.

I

Mgr Touchet est devenu évêque d'Orléans. Il établit le tribunal dont il garde la présidence, et convoque cinquante témoins, parmi lesquels le P. Ayroles, MM. Wallon, Sepet, Debout, historiens de la Pucelle, et des savants célèbres pour leur science historique, comme Godefroy Kurth, Georges Goyau, M. de la Rocheterie.

Les séances commencées le 1er mars 1897 se terminèrent le 22 novembre, au prix de très grandes fatigues et d'un labeur acharné. Il y avait eu cent vingt sessions de huit à dix heures, et les témoignages recueillis couvraient plus de trois mille pages in-folio. Mgr Touchet s'empressa de porter le procès à Rome et Léon XIII, se rendant compte du travail énorme qu'il avait fallu fournir, lui demanda pourquoi il avait voulu présider lui-même le tribunal. L'évêque d'Orléans donna plusieurs raisons excellentes, entre autres celle-ci, comme il l'expose lui-même :

« Lorsque je fus nommé évêque d'Orléans, je n'avais pas d'idée précise sur la sainteté de Jeanne d'Arc. J'admirais comme tout le monde l'héroïne ; mais la sainte ?... Je l'avais entrevue peut-être ; à coup sûr, c'était tout. Je ne l'avais jamais bien regardée.

« Je voulais la voir... ou ne pas la voir. Et je supplie Votre Sainteté de daigner me permettre de lui affirmer que si je ne l'avais pas vue, j'aurais apporté le procès que je viens de terminer, je l'aurais déposé sur la table de la Sacrée Congrégation, et jamais plus je n'aurais soufflé mot de la béatification. Mais, Très Saint Père, mon opinion est établie. Je crois de toutes mes forces en la sainteté de Jeanne. Après l'historien Godefroy Kurth, un Belge que Votre Sainteté connaît, je ne me ferais guère prier pour affirmer que, depuis le Christ et la Vierge Marie, « Jeanne est le plus idéal des êtres » et que, donc, rien de plus haut, de plus noble, de plus suave ne peut être placé sur nos autels. Bien des fois, au cours de nos laborieuses séances, il nous est arrivé, à mes assesseurs et à moi, de nous interrompre, de nous regarder, les larmes aux yeux, et de nous dire : « Se peut-il que le bon Dieu ait créé une âme aussi belle que celle-là ! » Aussi, dès le lendemain du jour où Votre Sainteté aurait prononcé la béatification, je la supplierais de passer à la canonisation.

« — Bien, prononça brièvement et fermement le Pape.

« Il avait senti, je crois, que si nous avons l'enthousiasme français facile, à propos de Jeanne, ce n'était cependant pas par cet unique sentiment que nous avions travaillé et continuerions de le faire. »

II

A Rome on travailla cinq ans. Le postulateur de la cause était maintenant M. Hertzog, le supérieur de la procure de Saint-Sulpice, qui apporta à son œuvre un zèle admirable. Mgr Touchet a résumé avec la clarté et le style vivant qui lui appartiennent les travaux qui s'accomplirent.

En 1898, le tribunal de la Rote étudia la procédure suivie. Il la trouva parfaite.

L'année suivante, l'archevêque de Paris et l'évêque d'Orléans firent la preuve de la fidélité des documents publiés par Quicherat sur Jeanne d'Arc. Le promoteur de la foi, Mgr Lugari, et le cardinal Mazzella, préfet des Rites, les agréèrent. Le nouvel avocat M. Minetti commença son plaidoyer sur l'héroïcité des vertus de Jeanne et le continua en 1900.

« En 1901, continue Mgr Touchet, le promoteur produit ses objections. Elles nous parviennent ici en juin. Je réunis immédiatement une commission d'historiens, de canonistes et de théologiens sous ma présidence, pour aviser. Nous transmettons nos réponses. L'avocat travaille sur cette matière par nous fournie et, le 17 décembre 1901, les consulteurs réunis sous la présidence du cardinal Parocchi discutent en commun, pour la première fois, les vertus de la Vénérable.

« Le cardinal Parocchi s'était épris de Jeanne. Il l'appelait « *la mia cara Pulcella,* ma chère Pucelle. » Lors du décret de Vénérabilité, il avait prononcé une harangue si impressionnante que quelques cardinaux enthousiasmés avaient eu, paraît-il, un instant la pensée d'aller auprès du Pape supplier qu'elle fût déclarée Bienheureuse par acclamation. Depuis, il a publié un discours qui fut traduit par nos soins sous ce titre : *Le surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc.* Son avis n'était pas que Jeanne fût béatifiée par voie extraordinaire : « Il faut qu'elle entre à la Congrégation, répétait-il, comme elle entra dans Orléans, casquée, cuirassée, lance haute, par les grandes portes ouvertes, et tous les ponts-levis baissés. »

Le vote des consulteurs fut donc, le 17 décembre 1901, favorable à la cause.

Mais en 1902, Mgr Verde, qui avait succédé à Mgr Lugari, produisit des objections contre l'héroïcité des vertus de Jeanne. L'avocat Minetti, « vieilli et attristé par des deuils de famille », se retira et